

pour le bien apprêter, lorsque toutefois le temps permet de la mettre en pratique.

Pour que les meules placées à l'extérieur puissent résister à la pénétration des eaux pluviales, elles doivent être faites par des mains bien exercées, être bien tassées et recouvertes de paille vers leurs cimes; elles doivent en outre être assises sur des cailloux ou sur des fagotages.

Pour que les foins et fourrages se conservent longtemps de bonne qualité, ils doivent être rentrés dans le fenil ou mis en meules lorsqu'ils sont suffisamment secs; ils ne doivent cependant être desséchés par l'ardeur du soleil. Trop secs, ils perdent leurs qualités de bon fourrage; lorsqu'ils ne le sont pas suffisamment, ils sont exposés à être détériorés par la moisissure. Le praticien doit saisir un juste milieu entre ces deux extrêmes également dangereux: la pratique seule peut déterminer d'une manière exacte le point convenable qu'exige la rentrée pour la conservation des fourrages.

Lorsque le fourrage a été mouillé par la pluie, pour lui rendre ses qualités de bon fourrage on doit le disposer, lorsqu'il est bien sec, par couches superposées, entre lesquelles on jettera du sel dans la proportion de 15 livres par 100 bottes. Ce procédé est avantageux à tous les fourrages, parce qu'il les conserve et leur donne de la qualité. L'emploi du sel empêche la moisissure et modère la fermentation. La petite dépense du sel est plus que compensée, puisque le fourrage y gagne en valeur.

Le travail bien fait vaut le triple de celui qui l'est mal.

Dans une exploitation agricole, les travaux doivent être dirigés de manière qu'avec le moins de frais on puisse obtenir le plus grand produit, sans jamais perdre de vue cette vérité: qu'un minimum de travail bien fait vaut mieux, dans l'intérêt de la production, que deux maximum de travaux mal exécutés, c'est-à-dire qu'un arpent de terre bien cultivé rendra plus que deux qui le seraient mal. Lorsque les travaux sont bien surveillés, on peut obtenir des produits doubles, parce que les opérations sont assurément mieux faites.

Choses et autres.

Les abeilles en juillet.—Dans les localités où les fleurs sont en abondance, il faut surveiller les essaims, car les ruches en font quelquefois jusqu'à trois.

Lorsque les fleurs ne sont pas en abondance, on doit se borner à un seul essaim et empêcher les autres.

En ce mois, la chaleur force les abeilles à faire barbe et à ventiler sans cesse; l'ombre leur est très utile, même dès sept heures du matin. Abritez-les.

Juillet est un mois de repos pour les abeilles; la sécheresse tue les fleurs et la canicule est leur mortelle ennemie.

Visiter les vers des teignes qui se trouvent dans les fentes des ruches, tabliers, supports, etc; une lame de couteau sert à les détruire.

Si les essaims nouveaux manquaient de provisions, il faudra déjà les nourrir; même lorsqu'ils n'auraient que pour leur hiver.

Quand l'essaimage est fini, on doit s'assurer que les ruches ne sont pas orphelines; se défilé donc des ruches qui sont en mouvement quand le grand nombre des autres est calme. Réunir, s'il le faut.

De l'agriculture et de la population.—Nous signalons aux méditations de nos lecteurs, les lignes suivantes que nous em-

prantons à l'ouvrage de M. de la Vergue, ayant pour titre, *De l'agriculture et de la population*:

"En France quand un propriétaire a l'ambition de jouer un rôle, il faut qu'il quitte la terre et son manoir; en Angleterre, il faut qu'il y reste. Aussi, dans ce pays de commerce et d'industrie, tout tend vers la propriété rurale; quiconque a fait fortune achète une terre; quiconque travaille à s'enrichir, n'aspire qu'à suivre un jour le même chemin. Le préjugé va si loin sans ce rapport, que, quand on a eu le malheur de naître à la ville, on le cache tant qu'on peut; tout le monde veut être né à la campagne."

Combien il en est autrement dans nos campagnes, où un grand nombre rougissent d'être cultivateurs.

L'enseignement agricole chez les jeunes filles.—L'agriculture est une carrière assez belle, assez noble, assez indépendante pour qu'on se voue entièrement à elle, et nous ne cesserons de le dire: "Il faut répéter constamment les choses justes."

Souvent dans la *Gazette des Campagnes*, nous avons recommandé l'enseignement de l'économie rurale dans les écoles où les jeunes filles reçoivent leur instruction, afin que plus tard elles puissent contribuer au succès d'une ferme, si leur vocation les appelle à la tête du ménage chez un cultivateur.

Dans les campagnes tout le monde le sait, la bonne tenue, le succès d'une ferme exigent que les femmes viennent puissamment en aide à leurs maris; il est donc nécessaire que les leçons données aux jeunes filles de la campagne soient dirigées de manière à concourir publiquement aux travaux de l'exploitation, dans la mesure que comportent les forces de la femme. Ainsi quand le mari arrive le soir fatigué, briqué par les travaux des champs, souvent il n'a pas le courage de prendre une plume pour inscrire les opérations de la journée; pourquoi sa femme ne sera-t-elle pas chargée, outre le soin du ménage et de la basse-cour, de tenir la comptabilité agricole, cette partie si importante et si recommandée de toute exploitation sagement conduite. Pourquoi dès lors un cours de comptabilité agricole ne serait-il pas professé dans les écoles? L'instruction donnée de cette façon, ouvrant de nouveaux horizons aux enfants de nos cultivateurs, ne manquerait pas de les attacher à la terre, de leur faire aimer une profession indépendante, dans laquelle il n'y a jamais de chômage.

On dit avec raison que l'expérience vaut mieux que les livres: cela est vrai dans une certaine mesure, mais les livres mis à la portée des campagnes sont bons aussi. Pense-t-on, qu'un cultivateur ne pourra pas profiter d'un traité d'agriculture qui lui apprendrait l'art de confectionner les engrais, d'élever les volailles, sur les soins à donner aux animaux et les meilleurs moyens de les engraisser ou d'en tirer un parti avantageux pour la production du lait, de la laine, etc. Ces livres il ne veut pas les acheter, mais du moment où les cercles agricoles auront été organisés d'une manière stable, et que par ces cercles agricoles on aura reconnu la nécessité de se renseigner sur les choses de l'agriculture, c'est alors que le besoin de bibliothèques agricoles se fera sentir dans nos campagnes, et qu'il faudra songer à les y établir.

L'instruction ainsi organisée dans nos campagnes y retiendrait certainement la jeunesse, en la relevant à ses propres yeux; l'on verrait disparaître cet amour du déplacement et de l'inconstance, chez les jeunes gens, même chez les jeunes filles que nous voyons à regret prendre le chemin des Etats-Unis avec leurs frères, parfois même seules.

RECETTES

Moyen d'utiliser le poussier du foin pour la nourriture des porcs.

On tient généralement le poussier du foin pour un déchet détestable et l'on en tire aucun parti sérieux; nous croyons utile d'indiquer ici la manière de l'utiliser avec profit pour les porcs:

A défaut de cribles convenables, on prend une caisse légère dont on a trouvé tout le fond à l'aide d'une vrille. Ceux qui raffinent passent ensuite un fil de fer rouge dans chaque trou. On verse le poussier de foin dans cette caisse et on la secoue comme s'il s'agissait de tamiser la farine avec un sas. On prend ensuite le poussier qui a passé à travers ce tamis, on le met dans un seau et on l'arrose avec de l'eau bouillante. Au bout de dix minutes ou un quart d'heure d'infusion, on blanchit le tout avec une ou deux poignées de farine d'avoine ou avec